

essentiels. Ils trouveront dans ce travail un point de départ commode, qui leur montrera ce qu'il faut prendre en compte et comment le faire. Dans ce contexte, il est dommage que les sources sur lesquelles s'appuieront de futures études ne soient pas définies plus clairement. Entre les deux guerres furent publiées de nombreuses thèses et monographies consacrées à la géographie rurale et à l'habitat rural : rien de tout cela n'est ici mentionné. La bibliographie placée en fin de volume est très incomplète. Tout chercheur sérieux consulte immédiatement la bibliographie contenue dans un ouvrage venant de paraître, afin d'en juger la qualité scientifique. La majorité des ouvrages ici cités sont ceux publiés par l'Inventaire lui-même. Les curieux peuvent heureusement se tourner vers *La Maison paysanne en Bretagne : 2 500 ans d'habitat rural*, Spezet, Coop Breizh, 2008, p. 250-253, où ils trouveront une bibliographie plus ou moins complète sur le sujet.

On ne peut que se féliciter de cette dernière publication de l'Inventaire du patrimoine, en espérant qu'il ne s'agisse que de la mise en bouche d'un repas plus succulent.

Gwyn MEIRION-JONES

(traduit de l'anglais par Patrick GALLIOU)

DURANDIÈRE Ronan et GALLICÉ Alain, BURON Gildas, DEVALS Christophe, DELPIRE Laurent, CUSSONNEAU Christian, photographies ; PILLET, Denis, *Guérande : ville close, territoire ouvert*, Nantes, Inventaire général du patrimoine culturel des Pays-de-la-Loire/Éditions 303, coll. « Cahier du patrimoine », n° 111, 2014, 400 p., 484 ill. n. b. et coul.

Résultat du long et remarquable travail d'inventaire mené par Ronan Durandière, complété des recherches d'Alain Gallicé, de Gildas Buron (marais salants) et de Laurent Delpire (mobilier religieux), l'ouvrage sur Guérande paru dans la collection « Cahiers du patrimoine », sous l'égide du service du patrimoine des Pays-de-la-Loire offre le grand intérêt de mettre en relation la ville avec son territoire : la cité est bien connue pour ses remparts, sa collégiale, mais aussi ses marais salants.

Le territoire est analysé sous l'angle chronologique, parfois au détriment des grands édifices comme la collégiale dont l'étude est morcelée au gré des campagnes de construction ; mais ce parti pris enrichit l'approche architecturale d'un très solide socle historique : il souligne le rôle essentiel du contexte politique puis économique dans la construction tant urbaine que rurale. Une documentation nourrie, dont émerge une abondante et précieuse iconographie ancienne, constitue une des bases de la réflexion. Un apport majeur est donné par les nombreuses analyses dendrochronologiques, essentielles pour confirmer les analyses stylistiques des bâtiments présentés, mais aussi par les nombreuses cartes d'interprétation. Enfin,

l'agrément de l'ouvrage repose sur la qualité de la photographie, essentiellement due à Denis Pillet, explicite autant qu'esthétique, souvent spectaculaire sur le marais.

Le premier chapitre aborde l'occupation ancienne du territoire, de la Préhistoire au haut Moyen Âge. Les recherches archéologiques les plus récentes montrent la permanence de cette occupation à travers d'importants vestiges dont le site de Brétineau à Sandun, un des sites fortifiés néolithiques les plus importants du sud de la Bretagne, et surtout l'exploitation du sel dès l'époque gauloise, alors dans des fourneaux ; en l'absence de vestiges matériels, une passionnante étude lexicale des termes salicoles et toponymiques révèle une production par évaporation dès l'époque gallo-romaine, production qui fit la richesse de la ville dès l'époque médiévale. L'étude met à mal la tradition attribuant une origine monastique à la construction des salines, plutôt mise en œuvre par l'aristocratie ; cependant nombreuses sont les possessions ecclésiastiques aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles à la suite de dons (civils ou épiscopaux). L'espace de production connaît au ^{xv}^e siècle un *optimum* qui ne sera dépassé qu'au ^{xix}^e siècle.

Les deux parties suivantes sont consacrées au Moyen Âge. La ville se construit à une convergence de voies au carrefour desquelles est érigée la collégiale, noyau du bourg médiéval. La cité est alors placée sous le triple temporel du duc de Bretagne, de l'évêque de Nantes et du puissant chapitre de Saint-Aubin, patron de la collégiale : de cette période n'est conservée que la nef du ^{xii}^e siècle, mais le premier édifice est analysé à la lumière de fouilles anciennes et actuelles, un plan archéologique très précis mettant en lumière les différentes phases de construction en lien avec les chantiers bretons contemporains. Dans l'organisation du territoire paroissial est souligné le rôle fondateur des ducs de Bretagne, la légitimité des Montforts s'appuyant sur la possession de la ville dans la reconquête du duché ; après le second traité mettant définitivement fin à la guerre de Succession, signé en 1381, le mariage du duc Jean IV avec Jeanne de Navarre en 1386 à Saillé (frairie de Guérande) contribue à asseoir le rôle majeur de la ville dans la politique ducale.

Le sel, mais aussi la vigne, assise d'un riche trafic commercial, forment la base du dynamisme économique et marchand de Guérande dès le ^{xiv}^e siècle. Liée à cette richesse, la vitalité du territoire se traduit dans l'établissement de marchés et de foires, la construction des premières halles et la fondation du couvent des dominicains.

En ce qui concerne le tracé des remparts, la découverte majeure est celles de levées de terre reliant primitivement les portes, avant la fermeture par des murs qui n'intervient qu'après la guerre de Succession (un plan chronologique eût été bienvenu !). Signe fort d'identité pour la ville, les remparts sont complétés à partir du règne de Jean V, contemporains d'autres chantiers bretons comme Vannes, Hennebont ou Dinan, et surtout sous François II. Dans la ville, les vestiges d'habitat médiéval, bien que ténus à l'exception du logis dit de la Prévôté, révèlent une ancienneté exceptionnelle, dont témoignent quelques charpentes dites armoricaines

de la fin du ^{xiv}^e siècle, à ce jour les plus anciennement datées en Bretagne. L'auteur souligne la parenté avec l'architecture des manoirs bretons contemporains, tant dans leur structure (présence de galeries) que dans la modénature des cheminées. La conservation de maisons du ^{xv}^e siècle dans les faubourgs est la conséquence de la qualité de ces maisons, mais aussi d'une certaine fossilisation de l'espace guérandais.

En écho à cette riche construction privée, le renouveau de l'architecture religieuse est patent au cours du ^{xv}^e et au début du ^{xvi}^e siècle, grâce au mécénat ducal, puis royal (construction de Notre-Dame la Blanche, fondation du couvent des dominicains dans le faubourg Bizienne, importants travaux dans la collégiale avec la reconstruction de la tour médiane, la reprise du chœur, la construction de l'élévation ouest, du portail sud dont les caractères architecturaux s'ancrent dans la tradition bretonne et du Val de Loire, mais aussi dans la production locale, dont les églises du Croisic et de Batz).

Mais Guérande n'existe pas sans son vaste territoire, plus peuplé le long des salines, au pied du coteau, qu'au nord de la commune proche de la Grande Brière, plus pauvre. En 1419, le duc Jean V encourage la construction de maisons rurales et de salines : les « baules » (ou marais) sont concédées, à charge pour le preneur de mettre en œuvre la saline très rapidement en raison de l'intérêt financier qu'y trouve le pouvoir ducal. La noblesse locale est l'artisan de cette mise en œuvre à travers l'espace agricole de ses propres manoirs. La forte densité de ces derniers (cinquante-deux sur le territoire, dont la moitié des logis subsistent) est à relier, comme il a été observé ailleurs en Bretagne, avec les lieux de pouvoir d'où découle la présence de nombreux nobles dans la cité. Le nombre de manoirs visités, bien que non antérieurs au ^{xv}^e siècle, autorise, malgré leurs remaniements, une étude précise des dispositions au sein desquelles la salle haute sous charpente et l'accès direct à la salle sont des caractéristiques communes au manoir breton. Les témoins les plus anciens remontent à la fin du ^{xiv}^e siècle, au manoir de Cardinal, où se suspecte une salle basse sous charpente.

Les vents atlantiques ont favorisé la construction de moulins à énergie éolienne – le plus connu restant le moulin dit du Diable (ou de Crémeur) – dont des mécanismes ont été datés par dendrochronologie de la fin du ^{xiv}^e siècle. Si les moulins à encorbellement dit « à petit pied » sont un emblème de la presqu'île guérandaise, l'enquête révèle que des moulins turquois (moulins à cage de bois tournante sur un axe maçonné) leur ont succédé ; seule la base de celui de Trévéday est identifiée.

L'habitat rural le plus ancien est logiquement concentré près des marais salants : il y subsiste un habitat cossu, en granite et couvert d'ardoise ; une maison à étage (à Quéniquen) pourrait remonter au début du ^{xv}^e siècle d'après sa cheminée et serait alors un des plus anciens exemples d'habitat rural breton : elle pose avec d'autres le problème de la frontière entre logis noble et paysan. L'hypothèse de petits logements (à Clis) sans étage et sous charpente, qu'on pensait jusqu'alors réservé à

l'architecture manoriale, mérite d'être soulignée et est évoquée sous réserve comme un habitat paludier. L'inventaire après décès le plus ancien connu de Bretagne (1392) témoigne d'une précoce existence de l'habitat en rangée, caractéristique des zones côtières en Morbihan, mais aussi du Redonnais proche ou de la vallée de la Rance.

La quatrième partie aborde l'ère moderne. Après la période ducal, Guérande ne perd aucune de ses prérogatives ; aussi, malgré la concurrence du Croisic, la richesse demeure-t-elle avec en corrélation une construction intense, tant publique et religieuse que domestique. À l'exception de la période de la Ligue, l'enceinte n'a plus de fonction défensive et seules des réparations visent à consolider les murailles. Cependant, une succession de circonstances heureuses, dont le fait d'être considérée comme base arrière de défense des côtes, l'a préservée de la destruction. Devenue la résidence du gouverneur, la tour Saint-Michel aménagée en château est modifiée vers 1619, d'après la date de la charpente donnée par dendrochronologie.

Le chantier religieux majeur est le couvent des ursulines, fondé en 1644, construit vers 1702-1705 par le guérandais Julien Mahé, qualifié de maître-architecte ; celui-ci est aussi connu pour le difficile programme de la pointe de Pen-Bron qui, en préservant les salines, défendait les intérêts de Guérande autant que ceux des riches marchands du Croisic. À la collégiale, sous l'influence de la réforme tridentine, décor et mobilier sont renouvelés, plus au coup par coup suivant les commandes que dans un programme imposé : au contraire de l'architecture gothique, très liée aux chantiers bretons, l'attirance vient du pays nantais et du Val de Loire, avec quelques belles réalisations comme le retable de Guillaume Bellouard ou les magnifiques stalles du nantais Jean Boffrand en 1688.

La construction privée est particulièrement abondante à partir de 1620-1650. Le décor adopte les nouvelles modes tandis que le plan reste médiéval, les premiers escaliers à retours n'apparaissant qu'en 1635. Si la corniche à modillons est un poncif de l'époque, il n'en est pas de même des lucarnes à ailerons ornées de feuillage de lauriers, véritable identité locale, dont l'auteur se demande si elles ne pourraient être l'œuvre d'un même maître-maçon encore non révélé. Dans la deuxième partie du siècle, il faut plutôt parler d'hôtels, en raison des programmes ambitieux qui animent les propriétaires des hôtels de Sécillon-Villeneuve ou de Couëssin (il est dommage que la légende des illustrations ne mentionne que l'adresse et pas le nom de l'hôtel). L'influence de Nantes apparaît dans l'architecture comme dans le décor de certaines réalisations. C'est seulement à cette période que les hôtels commencent à s'approprier l'espace *non aedificandi* proche du rempart, permettant l'aménagement de grands jardins.

Dans la campagne, un phénomène notable consiste en l'achat de manoirs par des marchands croisicais, dans un souci de placement financier et d'accession à la noblesse : le logis est négligé au profit du moulin ou des métairies, dont les créations sont nombreuses (leur nombre quadruple en deux siècles). Parmi ces

manoirs émerge Careil aux remarquables lucarnes Renaissance, mais dont le plan, adapté d'un schéma ancien, reste encore médiéval, avec un escalier décalé en vis ; le premier escalier à retours n'apparaît qu'en 1576 à Kercassier, soit plus tôt qu'en milieu urbain. La pression immobilière sur ce territoire touristique a mis à mal l'authenticité de l'habitat rural encore conservé, en mauvais état ou restauré. Tout au plus remarque-t-on l'abondance des maisons à étage sur le marais (au contraire du nord de la ville où la maison basse couverte de végétal domine), des logis doubles et des logis sur dépendance ; mais la combinaison des deux, logis double sur dépendance avec escalier commun, à Saillé, pourrait être un *unicum* (disparu) dans la province. L'emploi de matériaux locaux prédomine, parmi lesquels la « bourre », original mélange de paille et de terre utilisé en couverture, signalée dans les actes anciens au nord du territoire.

Quoiqu'en 1830 la deuxième ville du département, Guérande ne se releva pas de la suppression de presque toutes ses fonctions administratives après la Révolution ; c'est à cet assoupissement qu'elle doit de ne pas avoir eu la nécessité de détruire tout ou partie de ses remparts comme d'autres villes bretonnes, victimes de leur extension au XIX^e siècle : c'est une des rares enceintes urbaines bretonnes intégralement conservée et, qui plus est, entièrement visible. Cette conservation fut plus tard soutenue par une prise de conscience relativement précoce des édiles de l'intérêt archéologique de ces remparts, qui aboutit également à l'inscription de la collégiale sur la première liste de classement des Monuments historiques en 1840. En partie impulsée par le mauvais état de l'édifice, cette protection fut le point de départ de travaux qui aboutissent en 1876 à l'effondrement de la façade ouest, par la suite reconstruite à l'identique. Les initiatives de désenclavement, tant viaire que ferroviaire, destinées au commerce du sel encore florissant au XIX^e siècle, ont peu d'impact sur la ville qui reste à l'écart de l'activité industrielle (Saint-Nazaire) ou balnéaire (création de la Baule). La soustraction de sa façade maritime (érection en commune de la Turballe en 1865) supprime encore des possibilités d'évolution liées à la mer (pêche, conserveries, hydrothermalisme). À l'exception de la réfection de quelques manoirs, les investisseurs baulois ignorent Guérande et l'architecture éclectique de la cité balnéaire mise en œuvre par des architectes comme Grave, Datessen, Ménard, touche peu la ville.

En résumé, si la période ducal, illustrée par l'emblématique collégiale et par les remparts est considérée comme l'âge d'or de Guérande, ce livre permet la découverte d'un opulent patrimoine privé durant la période moderne, tant dans les hôtels urbains que dans le domaine rural, sous-tendue par la richesse engendrée par les salines. « Patrimonialisées » comme milieu naturel et non bâti depuis les années 1970, ces dernières participent d'un nouveau développement économique de la commune, tandis que la nature de cité patrimoniale est confirmée par la création du secteur sauvegardé de l'*intra muros* dès 1976. Cet ouvrage remarquable éclaire de nouveaux aspects de l'architecture, qui serviront de référence aux études bretonnes,

en particulier pour le proche pays vannetais. Un regret cependant : il est dommage que le périmètre étudié se soit limité à la seule commune de Guérande, ne mentionnant que brièvement les études déjà conduites par des partenaires de l'Inventaire sur Le Croisic et La Baule, dont les destinées sont pourtant intimement mêlées.

À une époque où les temporalités de l'Inventaire se mesurent à l'aune des élections, la demande de productivité s'est accélérée et les dix ans nécessaires à l'étude de Guérande peuvent paraître longs : ce temps, nécessaire à l'aboutissement de la réflexion, était l'apanage des Cahiers du Patrimoine. Cette conception des études à l'Inventaire semble aujourd'hui, et malheureusement, caduque, la plupart de ces riches publications éditées actuellement par les services d'Inventaire ayant été lancées avant la décentralisation aux Régions ; faut-il penser qu'une certaine vision de l'Inventaire définie par André Malraux comme « aventure de l'esprit » est à jamais révolue ?

Catherine TOSKER
conservateur en chef du patrimoine

Vannes. Logis en pierre. Maisons en bois. L'architecture du secteur sauvegardé, Vannes, Service du Patrimoine, 2004, 92 p. ill. n. b. et coul.

Depuis plus de quinze ans, la ville de Vannes mène une politique active de publications d'études relatives à son patrimoine : le quartier du port ; le quartier de la gare ; le quartier Saint-Patern et dernièrement elle a publié les actes du colloque sur l'architecture en pan de bois tenu en 2012²⁶. L'ouvrage qui nous intéresse ici présente les résultats du travail d'inventaire du secteur sauvegardé qui s'achève. Le titre, *Vannes. Logis en pierre. Maisons en bois, l'architecture du secteur sauvegardé* signale au lecteur de quoi il sera question.

On retrouve dans ce livre la qualité habituelle des publications coordonnées par le service du patrimoine de la ville de Vannes (Claire Lainé) et l'Inventaire du Patrimoine culturel à la région Bretagne (Catherine Toscer). Les chercheurs analysent très précisément la situation du bâti vannetais à partir d'une enquête menée sur le terrain et en archives, constituant un corpus de 642 dossiers. La présentation se veut attractive, abondamment illustrée en couleur, de photographies, de cartes et de documents d'archives, soigneusement sélectionnés et souvent inédits.

Deux contributions introductives contextualisent la question de l'habitat vannetais. La première évoque le secteur sauvegardé, la seconde l'enceinte urbaine. Puis, l'étude s'organise en trois grandes parties, selon un découpage chronologique,

26. *L'architecture en pan de bois. Datations, techniques constructives et exemples de restauration des maisons à pan de bois*. Vannes, Service du Patrimoine, 2013.